

# L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°54

Vingt septième année – second semestre 2023-2024



Atelier *Un été avec Jankélévitch* de Cynthia Fleury (extraits)

**Animateurs :** Alain Lambert et Erik Laloy. Avec Annie, Christine, Claude, Denise, Liliane, Martine, Michel, Nicolas, Patrice, Pierrette, Yvette, Z'hor.

## Première séance : La mort - L'amour.

Après un moment introductif consacrées à l'extrait concernant la biographie du philosophe, nous entamons la lecture du premier chapitre retenu.

**La mort.** Dans sa conception irréversible du temps, la mort est un phénomène à la fois connu, inconnu, su et imprévisible. Et donc « mourir ne s'apprend pas », à l'inverse de Platon et Montaigne pour qui « philosopher c'est apprendre à mourir ». Dans *l'Apologie de Socrate* (40c-e), Platon explique que la mort est un bien car elle est, soit néant sans conscience, sommeil sans songe, soit passage dans un lieu où les morts sont réunis. Pourtant dans le *Mythe d'Er*, livre X de la *République* (618a-621b), le philosophe en fait dire plus à Socrate. Car dans cet endroit, les âmes y sont jugées, purifiées selon leurs fautes dans des lieux qui annoncent l'enfer ou le paradis. Puis après tirage au sort, elles choisissent leur future incarnation avant d'oublier et de renaître dans un nouveau corps.

Epicure va développer, lui, dans la *Lettre à Ménécée* la première hypothèse socratique, à partir de sa conception matérialiste où les atomes de l'âme, comme ceux du corps, se dissocient au moment de la mort qui n'est plus qu'un néant sans conscience, et donc sans soucis : « la mort n'est rien pour nous puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus ». Jankélévitch le cite dans *La mort*, mais à la 1ère personne du singulier. Epicure avance aussi l'idée que dans la souffrance, pas seulement celle qui précède la fin, « se souvenir des belles choses » peut être un moyen de l'atténuer. Les Stoïciens reprendront ces deux préceptes sous forme d'exercices rationnels philosophiques destinés à diminuer nos peurs de l'inconnu.

Si Jankélévitch a raison d'insister sur le fait que la mort ne s'apprend pas de façon scientifique, qu'elle relève de l'indicible puisqu'on ne peut rien en dire de vérifié et de vérifiable, son appréhension, au double sens du terme, est une réalité humaine, que les croyances et les philosophies ont essayé de dénouer. Comme lui même quand il introduit sa distinction d'une mort à la 3e personne, théorique, abstraite, anonyme, qui ne me concerne pas. Différente de celle à la seconde personne dans laquelle l'empathie joue, et va même jusqu'à l'identification dans le cas des très proches, où il ne s'agit pas seulement d'une perte, mais parfois d'un miroir de notre propre mort. Contrairement à celle à la 1ère personne, à la fois imprévisible, inconnue et irrévocable pourtant. Même à notre époque où les croyances ont diminué et où la médecine soulage fortement les souffrances.

**L'amour.** Si pour Jankélévitch il semble ineffable comme la mort, c'est que pour l'un il y a trop à en dire, alors que pour l'autre, on n'en peut rien dire. Pourtant, au delà de la poétique du sentiment, l'amour altruiste, pensé de façon laïque, fonde les autres vertus, dont le courage et l'humilité, écrit l'ancien résistant dans son *Traité des vertus*. L'amour, c'est l'autre nom de la morale humaniste.

Cependant, ce court chapitre radiophonique de Cynthia Fleury sur l'amour, s'il nous fait bien réagir, est un peu rapide et passe sans les distinguer clairement d'un sens à l'autre. Ce qu'on peut en retirer c'est une invitation à approfondir.

## Séance 2 Le sérieux - Le Je-ne-sais-quoi.

**Le sérieux.** Pour Jankélévitch, le sérieux est l'expérience du temps qui se distingue de celles de l'aventure et de l'ennui. Il qualifie cette dernière d'expérience irresponsable du temps, parce que, se représentant le futur comme le présent continué, elle méconnaît la qualité fondamentale du temps dont chaque instant est nouveau, autre. L'aventure, tournée qu'elle est vers le surgissement espéré de l'avenir, méconnaît et rate le présent.

Le sérieux lui est l'expérience responsable du temps, attentive au présent dans sa durée et à ce qu'il demande en terme d'action et de responsabilité, **en relation avec la « conscience morale »**. Cette notion renvoie à ce que Jankélévitch a vécu sous Vichy, où, décrété juif, ce fut pour lui « *la résistance obligatoire, la clandestinité, la vie étroite, dangereuse, incertaine.* » Le sérieux, dont « Les gens du 6<sup>bis</sup> » dans *Vie et Destin* de V. Grossmann sont une autre figure, c'est « ce qui relie l'homme à son impossibilité de ne pas se confronter au réel, à son refus de fuir sa responsabilité, à son obligation de résistance ».

Le sérieux par suite est incompatible avec le dogme, ce qu'illustrent les membres du parti communiste français qui entrèrent en résistance, au risque de leur vie, alors que le PCF, puisqu'un pacte avait été conclu entre l'Allemagne et la Russie, proscrit dogmatiquement alors la résistance aux nazis. Le sérieux c'est faire tout ce qu'il est possible de faire. Par suite, ceux qui restent du côté du dire, sans faire, manquent de sérieux. S'ensuit « la

distinction entre un engagement verbal et un engagement sérieux », distinction s'appliquant tant aux individus ordinaires qu'aux responsables politiques.

La question est alors posée de savoir ce qu'est s'engager dans la période tragique que nous connaissons (où l'on vit la possibilité d'une 3ème guerre mondiale et la marche à la catastrophe climatique et ses conséquences pour l'humanité). Nous retenons aussi ce que Jankélévitch dit du préalable qu'implique la volonté du sérieux : ne pas accepter certaines évolutions comme la société de consommation, le développement du fascisme.

Tout ceci nous conduisant à comprendre sa formule : « le sérieux c'est la vie morale » et à adhérer avec intérêt à cette notion du sérieux.

**Le je-ne-sais-quoi.** Si certaines personnes se retrouvent dans l'expérience du vide pouvant être éprouvé lors de la réalisation d'un vœu essentiel, comme d'aller à Venise, nous mettons en doute qu'elle illustre le je-ne-sais-quoi.

Par contre nous comprenons qu'il permette de penser la différence entre un chef d'oeuvre et un tableau laborieux, ou comment s'instaure le malentendu entre personnes.

Nous sommes sensibles au rapport essentiel de la musique au je-ne-sais-quoi par son caractère d'ineffable, d'au-delà de ce que les mots et la raison permettent de saisir.

Mais comment comprendre le je-ne-sais-quoi comme désignant l'essence du temps, comme le concept originaire de la conception du temps chez Jankélévitch ? Comment comprendre qu'il soit emprunté à Jean de la Croix parlant de ce qui nous effleure d'une touche très délicate pour, secrètement transformer notre vie ?

La solution est sans doute de ne pas le concevoir comme un concept mais comme le propose une des participantes, une notion, aux multiples approches, parfois négatives (l'inachevé, l'imparfait...), parfois positives ( le charme, l'ineffable. la musique...).

### **Séance 3 : L'imprescriptible – Le pardon – Le mal.**

**L'imprescriptible.** Après lecture du chapitre où propos de Cynthia Fleury et citations de l'ouvrage éponyme de Jankélévitch alternent, nous partons du sens de ce terme : qui ne peut être prescrit, c'est à dire qui est sans limite dans le temps. Les crimes contre l'humanité sont imprescriptibles, on ne peut ni les effacer ni les oublier.

Comme l'a écrit Jankélévitch : « Le pardon est mort dans les camps de la mort ». N'en déplaise aux négationnistes comme Faurisson, qui semble désigné dans la dernière de ses citations.

Au regard de la force de celles-ci qui nomment en particulier Auschwitz, les phrases de C. Fleury semblent légères, trop générales, trop emphatiques, en particulier dans la convocation de l'Histoire avec un H majuscule.

L'une des personnes présentes regrette qu'on prenne toujours comme illustration ce qui a été commis contre les juifs par les nazis. Il ya eu et il y a d'autres génocides que cela tend à ne pas prendre en compte.

On se demande pourquoi la notion d'imprescriptibilité n'est pas élargie à des actes d'individus, comme l'assassinat ou le viol d'enfants. Les arguments de la disparition des témoins, de la disparition des preuves ne nous convainquent pas. Ne conviendrait-il pas de faire primer le droit des victimes sur ceux des auteurs ?

**Le pardon ;** Après lecture du chapitre du livre dont c'est le titre, des questions sont posées : Qu'est-ce que pardonner ? Le pardon est-il le fait d'individus ou de sociétés ? Est-ce un acte volontaire ? Quelle y est la place de l'affectivité ?

L'importance pour le pardon du christianisme, du sacrement de la confession catholique sont rappelées.

Deux positions sont énoncées :

- Celle des personnes pour qui le fait de pardonner est incompréhensible, laquelle conduit l'une à inverser la formule de Jankélévitch « Je pardonne, mais je n'oublie pas » en « Je ne pardonne pas, mais j'oublie ».

- Celle des personnes insistant sur une condition rendant possible le pardon par la victime : la reconnaissance par l'auteur de sa responsabilité, laquelle rend possible l'évolution de l'impardonnable au pardonnable, de la relation entre la victime et l'auteur, laquelle peut être pour l'auteur une expérience de liberté.

Nous nous demandons si le pardon peut exister pour tous les actes : nous retombons là sur la notion d'imprescriptible.

Nous en profitons par remettre à sa place l'idée que Jankelevitch refuse à jamais la culture allemande, philosophique et musicale. On s'aperçoit dans *La musique et l'ineffable* de 1961 comme dans les entretiens sur France Musique au milieu des années 70 qu'il prend en compte ces musiciens et philosophes. sans revenir à son affirmation du temps de guerre.

**Le mal.** Nous n'avons plus le temps de lire le chapitre. Nous allons à l'essentiel :

- La prise de conscience que le mal est en tous les humains, comme une maladie qui ne se développe pas forcément..

- La désignation de la primauté donnée à l'ego comme source du mal

- L'affirmation de l'amour, entendu comme prise en compte des autres, comme antidote au mal, dont Jankélévitch développe les formes dans son *Traité des vertus* : pitié, compassion et charité, l'amour y étant défini comme la bonté en acte faisant la valeur des valeurs.

**Avec Dominique, Françoise, Iren, Jacky, Maud, Sylvain, Sylvie, Yves.**

**Atelier animé par Jacqueline Crevel et Anne-marie Sibireff**

**Séance 1 (15 mars 2024) :** Nous partons du constat qui a motivé notre intérêt pour ces textes à savoir que des dirigeants politiques visiblement nuisibles pour leur pays semblent chéris par leur peuple. De ces textes nous attendons des pistes pour éclairer cette énigme qui est celle du populisme.

Eva Illouz, sociologue franco-israélienne se propose, en effet, d'expliquer par quels moyens et dispositifs des dirigeants nuisibles accèdent au pouvoir et s'y maintiennent, c'est à dire de mettre à nu les mécanismes du populisme en prenant pour cible principale Nétanyahou et son mode de gouvernement parce que cela lui semble exemplaire de la manière dont le populisme peut saper les fondements-mêmes d'une démocratie.

Comparant pour les distinguer populisme et fascisme qu'elle considère comme des pathologies de la démocratie, elle relève que le populisme, loin d'être régional dans le champ politique, le travaille de bout en bout en contraignant tous les partis politiques à se positionner par rapport à lui. Ainsi, les positions politiques et les choix qui en découlent cessent-ils d'être le reflet de l'idéologie du parti qui les énonce pour n'être plus que des tactiques déterminées par une stratégie électorale mûrement réfléchie.

Si l'origine de la montée du populisme dans les démocraties est assignable à la fois à la perte de confiance dans les partis sociaux-démocrates et à la concentration des media et leur contrôle par de grands groupes financiers, cela ne suffit pas à en résoudre l'énigme. Eva Illouz s'efforce donc d'en cerner les caractéristiques. Au nombre de cinq, celles-ci nous renvoient à bien des figures politiques que nous connaissons même au sein des démocraties qui semblent le moins gangrenées : ces figures sont hyper-masculinistes – et donc s'en prennent aux acquis des femmes comme l'IVG –, elles attaquent l'état de droit et les institutions démocratiques – et donc contestent les résultats des élections comme Trump aux États-Unis –, elles fomentent des théories du complot sur un État « profond », sorte de puissance obscure qui gouvernerait à la place des élus, elles sont autoritaristes, promeuvent un nationalisme conservateur, et menacent ou suppriment l'indépendance de la justice. Ainsi, Nétanyahou fait-il pour Eva Illouz figure d'idéal-type du populiste.

Les textes suscitent de vifs échanges. L'actualité politique du monde fournit pléthore d'exemples qui valident les observations de l'auteur que ceux-ci nous renvoient d'ailleurs incontestablement au bloc des populistes comme Trump ou Orban, ou qu'ils nous renvoient à certains choix sociaux-démocrates, clairement déterminés par la crainte des partis en leur sein que l'on accuse de populisme. Ainsi, le président français a-t-il explicitement affirmé qu'il avait durci la loi sur l'immigration pour couper l'herbe sous les pieds du rassemblement national.

Eva Illouz liant intrinsèquement le populisme à certaines émotions, le sentiment partagé de ne pas être parvenu au cœur du problème tant que l'on n'aura pas abordé cette question pique notre curiosité et nourrit l'impatience à poursuivre cette lecture qui a la qualité d'être fluide.

**Séance 2 ( 5 avril 2024) :** Nous poursuivons l'étude de ce qu'Eva Illouz appelle « l'idéologie faussée », c'est à dire la perception du monde social à travers des croyances sourdes et aveugles à la réalité. Leur caractéristique - et ce qui les rend énigmatiques – est l'indifférence à des contradictions flagrantes : discours revendiquant la démocratie ET pratiques qui lui sont opposées, objectif proclamé de représenter le peuple ET privilèges accordés aux élites, proclamations virulentes contre la décadence, pour l'honnêteté ET usage éhonté du mensonge et de la corruption... Les personnes manipulées ont une expérience sociale réelle, de déclassement par exemple, mais les explications qu'on leur fournit et qu'elles admettent sont biaisées. *Or seules les émotions ont le pouvoir de nier les évidences factuelles [...] et d'occulter l'intérêt personnel.* Elles façonnent la signification des expériences sociales vécues et structurent ainsi la motivation à agir. *Le populisme est une manière - souvent efficace - de re-coder un malaise social.*

Ce sont surtout **certaines** émotions qui sont mobilisées et instrumentalisées par le populisme : celles qui dressent les groupes sociaux les uns contre les autres (actifs contre chômeurs, Français « de souche » contre étrangers ou Français « de fraîche date »...), celles qui débouchent sur la violence, celles qui favorisent l'intolérance à toute autre opinion. A travers elles, en politique, on n'a plus des adversaires mais des ennemis, avec lesquels tout débat est impossible et, d'avance, récusé ; le patriotisme se dégrade en nationalisme - et il faut approuver inconditionnellement ce qui est fait au nom de l'intérêt de la nation sous peine d'être un « agent de l'étranger »- ; les institutions étatiques sont dévalorisées ; récits victimaires et menaces de danger imminent enflamment l'imaginaire populaire, phénomène rendu possible et amplifié par la main basse préalable sur les organes d'information.

L'auteure en vient à examiner la première de ces émotions : la peur. Thomas HOBBS a dressé dans Léviathan (1651) une image terrifiante de la situation des hommes avant l'instauration de la société civile et de l'Etat : guerre de tous contre tous, crainte permanente de la mort violente. Une telle situation les conduit à accepter une limitation de leur liberté au profit de la sécurité que leur promet un pouvoir fort. L'actualité, de par le monde, d'une telle analyse (suspension des libertés publiques, contrôle social accru...) nous saute aux yeux. Selon E.I., le « sécuritarisme » devient vite la matrice d'habitudes de penser et d'agir qui informe tous les aspects de la vie. Et, au nom de la sécurité, meurtres et attentats préventifs, détention prolongée sans jugement, tortures...deviennent « légitimes ». L'un des effets de la peur est de déshumaniser l'autre : réduit au statut *d'animal tapi dans l'obscurité, invisible et dangereux*, il n'a plus aucun droit.

La peur pour la survie collective prend la forme d'une *peur démographique* (taux de natalité, immigration, crainte d'une

invasion et du « grand remplacement »), autant de thèmes populistes que l'on retrouve, par delà les exemples israéliens de l'auteure, chez les suprémacistes blancs aux États Unis, dans les discours des extrêmes-droites en Europe, voire dans ceux de partis réputés plus modérés mais qui pensent devoir couper l'herbe sous le pied de l'extrême-droite...en adoptant son programme. .

La peur conduit ainsi à une érosion des droits fondamentaux et à une dangereuse accoutumance à une telle situation. L'état d'exception devient la routine. Par elle, *l'électorat glisse vers la droite de l'échiquier politique*. Le paradoxe est que le contournement de la loi, au plus haut niveau et dans la vie quotidienne, accroît le chaos et la violence qu'il était censé conjurer.

Il nous restera à explorer les autres « émotions » qui menacent la démocratie : dégoût, ressentiment, nationalisme. Existe-t-il, du reste, des émotions qui la confortent ?

Cette analyse d'E.I. nous paraît éclairante à bien des égards, mais plutôt descriptive. En outre, si le populisme s'installe assez facilement dans la vie politique et les esprits, il semble vraiment difficile à contrer et à déraciner, tâche pourtant nécessaire.

**Séance 3 (24 mai 2024) : Le dégoût**, à son tour, entrave les principes mêmes de la démocratie, notamment celui de l'égalité. Réaction réflexe, physiologique à ce qui est considéré comme impur, et qui varie d'une religion, d'une culture à l'autre : ordures, organismes en décomposition, chair de tel animal, impureté rituelle de la femme qui a ses règles ou de l'accouchée... Au premier abord, il concerne l'individu et son corps,, ce qu'il mange et touche. Mais il remplit en réalité une fonction sociale et politique, en fondant et renforçant les hiérarchies : l'ombre du Dalit (Intouchable) ne doit pas effleurer le vêtement en train de sécher du Brahmane (« supérieur » par nature). Le dégoût engendre l'horreur de la proximité et de toute mixité. Le raciste prétend que les traits physiques qui frappent ses cinq sens sont nécessairement corrélés à des caractéristiques morales (paresse, sournoiserie...) négatives. Le dégoût peut aller jusqu'à l'obsession : séparation géographique et juridique (naguère, apartheid en Afrique du Sud, système des castes en Inde). Le 3e Reich l'a largement utilisé pour propager le racisme et l'antisémitisme (Juifs, Tziganes, homosexuels : « vermine », « asticots » du monde social). Il se propage par les mots et les images mentales qu'il suscite, le long de chaînes de contamination, notamment dans les foules.

**Le ressentiment**, lui aussi, mine la démocratie : personnes ou groupes ruminent sans cesse une perte - réelle ou imaginaire - de pouvoir ou de droits. Les ego blessés, l'humiliation - parfois fantasmée - construisent un statut de victime, qui lui-même engendre un désir de vengeance. Des leaders politiques sont aptes à capter ce statut, se posant comme frère, père, qui va protéger les humiliés, défendre « les vrais gens » contre « les élites corrompues » (« tous pourris »). Selon E.I., le ressentiment est *la plus retorse de toutes les émotions*, car il est fondé sur une revendication d'égalité, légitime, mais dévoyée, recodée. D. nous apporte un complément : l'analyse de Cynthia Fleury (*Les pathologies de la démocratie* 2009) : le ressentiment est un auto-empoisonnement dont on ne cherche pas à se défaire car cela apparaîtrait comme une trahison, de soi et de ses pairs. E. Illouz. lui oppose la revendication d'égalité qui fut celle de M.L. King (on pourrait ajouter : de Gandhi, de Nelson Mandela - dont les héritiers suivent bien peu les traces - ) : une lutte non ethnique, mais universaliste, pour les droits civiques et la dignité de TOUS.

Quant au **nationalisme**, il a longtemps reposé sur des idées d'émancipation et de fraternité (lutte contre les empires, décolonisation). Là encore, le populisme le dévoie : la terre, les ancêtres qui ont souffert et se sont sacrifiés pour la nation, sont mythologisés. Leur sacrifice se transforme en dette pour les générations suivantes ; dette qui ne peut s'acquitter qu'en soutenant la nation, quoi qu'elle fasse ou qu'on fasse en son nom. S'ensuit, dans notre groupe, une discussion sur la distinction, nécessaire mais parfois difficile entre nationalisme et patriotisme. Le patriote serait attaché aux valeurs d'un pays (France : les droits de l'homme, non la torture en Algérie, qui, précisément, les contredit) ; et ce pays, il faut parfois le défendre, y compris par la force : deuxième guerre mondiale, Résistance. Le nationaliste, lui, serait attaché aux coutumes, au territoire, quels que soient ceux qui dirigent le pays et prétendent incarner son peuple <sup>1</sup>. Dans un tel cadre, toute critique est considérée comme un acte déloyal et assimilé à une trahison ; la liberté d'expression disparaît.

Toute émotion n'est pourtant pas à bannir de la vie politique : dans la conclusion de son livre, E.I. examine *les émotions de la société décente*.. A la solidarité, qui ne concerne qu'un groupe, elle préfère la fraternité, universaliste par essence. Nous remarquons que ni l'une ni l'autre ne sont des émotions, mais plutôt des attitudes dans notre rapport aux autres. Un manque de rigueur assez fréquent dans ce livre.

Depuis la première séance et à plusieurs reprises, telle ou tel d'entre nous se sont insurgés contre une condamnation sans nuances du populisme. Trois textes (J. Gaubert, Ch. Godin, P. Rosanvallon) convergent vers ces réticences et leur donnent corps. Le rouleau compresseur de la mondialisation, les inégalités croissantes et la concentration des richesses dans les mains du fameux 1% de l'humanité, un néo-libéralisme décomplexé et obscène (salaire des grands patrons...), l'entre-soi des « élites » financières, politiques, médiatiques sorties des mêmes écoles, quelle que soit leur orientation politique, le mépris qu'elles manifestent au peuple, les pratiques devenues habituelles qui bafouent le Parlement et court-circuitent le pouvoir législatif... : la dénonciation de ces faits n'est-elle pas légitime, bien qu'elle soit qualifiée de populiste ? Il faut cesser de traiter avec arrogance le sentiment de captation de la souveraineté du peuple, de non représentativité, d'impuissance, le désir d'être reconnu comme force pensante et agissante, au lieu d'être tenu pour quantité négligeable. Une formule fait l'unanimité du groupe : le populisme est *un lanceur d'alerte des pathologies de la démocratie*, il doit donc être pris au sérieux. Certes, il faut être intraitable, le cas échéant, sur son racisme, sa xénophobie, l'autoritarisme qu'il revendique, et critique sur la démocratie immédiate (référendum) qu'il préconise. Mais tout doit être fait pour (re)conquérir la souveraineté, dans les institutions (Parlement) mais aussi par un nouveau Contrat Social qui redéfinirait la démocratie dans le sens d'une prise en compte de la volonté générale, donc du bien commun, de la souveraineté et de la représentation politique. Critique et rejet de la démocratie, le populisme est aussi une exigence de démocratie. En ce sens, il constitue un défi , qu'il nous appartient de relever.

---

1 « Le patriotisme, c'est l'amour des siens. Le nationalisme, c'est la haine des autres » Romain Gary